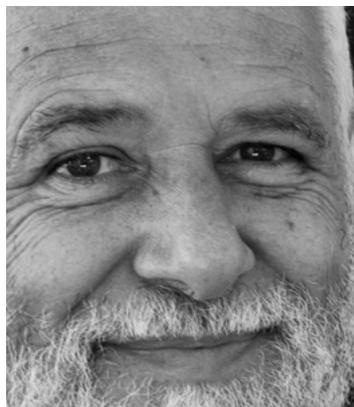


## La figure du Maître dans l'aikido ou « l'anti-prêt à penser ».

Le mot maître est souvent employé dans les arts martiaux. Il est diversement entendu. Certains l'emploient avec facilité, comme on use du « maestro » en italien et du « sensei » en japonais, c'est-à-dire avec une certaine désinvolture. Maestro s'applique tout autant à un artiste, un auteur, un professeur d'arts martiaux ou un maître d'hôtel. Il n'engage pas celui qui le prononce à autre chose qu'une certaine politesse et exprime la reconnaissance d'une compétence qu'il n'est pas nécessaire de définir. Sensei comporte de nombreuses similitudes avec ce maestro. On dit Sensei pour reconnaître une position hiérarchique, dans un cadre relationnel implicite. Sensei, textuellement « celui qui est né avant moi » est fréquemment employé pour une personne éminente dans une réunion, mais il suffit d'être tout simplement le plus âgé pour se l'entendre dire. Parfois, on désigne comme sensei celui qui invite à manger ou celui qui est en position de le faire. (Donc soyez méfiant si vous vous trouvez à table avec des personnes qui se mettent soudainement à vous donner du sensei !!!)

On dit Sensei pour un médecin, un professeur quelle que soit la matière enseignée et l'idée qui a longtemps couru dans les arts martiaux français que ce titre était réservé à un maître avéré est absolument fausse. Dans nos pratiques où la familiarité qui

abolit systématiquement les distances, rendant tout enseignement sérieux impossible et remettant tout engagement intérieur aux calendres grecques, est souvent de mise, le titre sensei peut apparaître comme un exotisme pompeux, il peut prendre un caractère flatteur, voire flagorneur ou



André Cognard – © Photos : Horst Schwickerath 2011  
– Aikidojournal – www.aikidojournal.fr

pire, obséquieux et cela, précisément parce qu'il y a confusion avec maître. Pourtant, le seul emploi que je retiens comme juste dans ce cadre est celui d'une personne s'adressant à celui qui lui enseigne ou parlant de lui, et ceci, quelque soit le niveau de l'un comme de l'autre. L'élève débutant ou très haut gradé dira « sensei » à son enseignant et parlera de celui-ci avec d'autres personnes en utilisant ce titre. Le fait de ne pas ajouter de nom ou de prénom

derrière sensei indique que vous parlez bien de votre professeur. Si vous parlez d'un enseignant qui n'est pas le vôtre mais qui est reconnu ou de l'enseignant de votre interlocuteur, vous mettez son nom devant sensei. Ainsi, un élève de monsieur Dupont dira à monsieur Dupont « Bonjour Sensei », parlant de monsieur Dupont avec qui que ce soit, il dira également « sensei » et parlant avec qui que ce soit de l'éminent professeur Durand dont il n'est pas l'élève « Durand Sensei ». Cependant, s'adressant à monsieur Durand qui n'est pas son professeur mais celui de nombreux collatéraux, il dira aussi « Bonjour Sensei », et cela par respect du bon usage du français qui considère comme une faute de mettre un nom derrière un titre. Vous ne devez pas dire à votre boulangère « bonjour madame Dupain » qui est grossier mais « bonjour madame » (Voir cette citation de Farrère<sup>1</sup> par Le Bidois<sup>2</sup> : « Monsieur Dubourg » commença-t-elle bravement. « Ne dites jamais ainsi, s'il vous plaît ! D'inférieur à supérieur, rien n'est plus vulgaire, rien ne sent de plus loin la province, dans le plus mauvais sens du mot, ou la familiarité très déplacée. Dites « monsieur » tout court, et toujours.). Ainsi, j'incite tout élève à faire usage du mot sensei à l'endroit de son professeur, ce qui définit le cadre de la relation sans équivoque.

<sup>1</sup> Claude Farrère de L'Académie Française 1876-1957

<sup>2</sup> L'ABC de la langue française d'après le petit dictionnaire du peuple de Gougenheim

## *C'est probablement ce qui a suscité en moi ce désir d'être contenu.*

Maître est d'un tout autre ordre. Employé en français pour désigner avocat, notaire et autres juristes, il est marqué hors de cet usage spécifique par diverses connotations. D'abord, il fait référence à la maîtrise d'un art ou d'un métier. Le maître peut être un artisan, un artiste émérite. On l'emploie par exemple pour désigner un grand metteur en scène. On désigne ainsi dans le compagnonnage celui qui instruit le compagnon. N'oublions pas le maître d'école, le maître nageur et le maître chanteur qui n'a rien à voir avec un quelconque maître de ballet.

Bien loin de ces emplois, il était avant tout le maître de maison incarnant autorité et pouvoir sur les serviteurs et les membres de la maisonnée. Que dire du seigneur médiéval, du maître de l'esclave ? Si dans les usages précédents, il n'implique pas de servitude mais la reconnaissance d'un savoir, il est là clairement question du pouvoir d'un être sur un autre. L'obéissance passive que ce type de relation impliquait ôtait au sujet une partie de sa liberté et ce sens là plane encore dans nos consciences et rend l'usage du mot, en dehors des champs ordinairement acceptés, pour le moins difficile. La question est donc bien, en ce qui concerne les arts martiaux : dire maître à quelqu'un implique-t-il de renoncer au pouvoir sur soi, à sa liberté ?

Car, si l'on dit maître celui qui a des serviteurs, des esclaves, si l'on dit maître celui sous la dépendance duquel

l'on se met volontairement, par intérêt ou pour quelqu'autre motif, si l'on dit maître celui à qui appartient un animal, si l'on dit encore maître celui qui a le droit de commander et de se faire obéir, si enfin l'on dit maître celui qui a une chose sous sa domination, j'ai pourtant dit « maître, mon maître, le maître » en parlant de Kobayashi Sensei sans jamais éprouver le moindre sentiment de soumission, sans jamais ressentir la moindre tentative de domination. Mais je n'ai jamais restreint le terme à la seule compétence technique, au savoir faire exceptionnel. Certes, « le peuple anglais n'est pas de ceux qui attendent l'opinion de leur maître pour en avoir une »<sup>3</sup> mais « la présence de maîtres si respectés contient tout le monde »<sup>4</sup>.

Ces deux citations me semblent prendre ensemble un tour particulièrement intéressant. Je n'ai jamais été de ceux qui attendent qu'on leur fournisse une idée pour savoir ce qu'ils pensent. C'est probablement ce qui a suscité en moi ce désir d'être contenu. Mais encore fallait-il trouver quelqu'un qui en soit capable. N'ayant aucune aptitude à la soumission, aucun intérêt pour la dépendance, n'accordant que peu d'attention à l'opinion des autres et pas du tout au point de vue général, ma seule voie d'accès à un être qui pouvait incarner la règle et m'en

<sup>3</sup> Voltaire

<sup>4</sup> JJ Rousseau

donner le goût était l'admiration. Celle-là a des pré-requis implacables. Elle impose la perception d'une valeur qui les surpassent toutes : être sujet, c'est-à-dire non pas le sujet de au sens « des sujets de sa majesté » mais sujet tout court au sens de la dialectique hégélienne et au sens de : « je suis à n'en pas douter et c'est pour cela que je pense ». Ceci bien sûr tout en étant capable de détecter dans un autre un « être plus ». En effet, que peut désirer celui qui a conscience de soi, c'est-à-dire conscience de l'absolue nécessité d'être libre pour être ? Je ne dirai pas « être plus libre » que je considère comme un pléonasmisme. On est libre ou bien on ne l'est pas. La liberté ne se mesure pas. Quand la question de sa mesure est posée, il est implicite que l'on y a renoncé ou que l'on nous en a dénié le droit. Mais le désir de liberté peut varier en intensité et nous faire entrevoir une manière d'être plus et si l'on rencontre quelqu'un capable de l'incarner, on a trouvé son maître. Nous quittons là le continent des relations de servitude, de la compétence magistrale, de la détention du savoir, de la perfection nautique ou de l'éducation canine. Nous nous écartons du monde de la puissance, de la capacité à agir sur le monde et entrons dans celui plus mystérieux de l'agir sur soi. Celui qui a la sottise de prétendre penser par lui-même oublie que sa pensée et l'opinion qu'il en a sont conditionnées par le langage dont il a hérité, et le



substrat culturel, familial, anthropologique qui a produit celui-ci. En outre, il n'est pas conscient de ce que sa prétention à l'autonomie intellectuelle n'est là que pour masquer l'abîme qui sépare son désir de toute-puissance et la réalité. La réalité prend là un tour peu banal, celui de tout ce qui est autre. Et la plaie conscientielle suppure car les deux lèvres de la blessure ne peuvent se rejoindre, le quotidien persévérant à créer de l'autre en toutes circonstances et de manière inopinée. Si elle ne cède pas à la tentation du prêt à penser très en vogue actuellement, il ne reste donc à cette conscience qui se pense sujet, et qui risque en fait de n'être que son propre objet, qu'à se tourner vers « être autre » afin de satisfaire sa boulimie phénoménologique, empêchant l'ogre divin de réincorporer sa création. Être autre n'est pas une chose qui s'apprend seul. Cela s'apprend en fréquentant un autre être. Jusque là, les éducateurs qui se sont succédés, parents, grands-parents, enseignants de tous bords ont tenté de nous apprendre à « être comme », être compatibles avec le monde, être conformes. Ils ont en partie réussi, nous laissant choisir entre la condition de résigné et celle de révolté. Le résigné a trouvé son maître, la fatalité. Le révolté le cherche encore. Le résigné gère son affliction en se gavant de certitude, de pragmatisme et de preuves scientifiques. Le révolté rêve, rouspète, et cherche une issue à sa situation insupportable. La

castration anale doit conduire le sujet à convertir la pulsion anale en pulsion d'action. La castration sociale devrait conduire le sujet à un désir de spiritualité. La castration quand elle est violente et produite par des sujets immatures crée une fixation au stade dont elle devrait a priori libérer. La société humaine actuelle est implacable et laisse l'individu exsangue, crucifié sur l'autel de la rivalité, de la réussite, de l'intégration (mot exécration du langage politique masquant une assimilation au prix de l'éradication de toutes différences sous des prétextes d'égalité et de justice sociale). Le résigné doit se résigner davantage et le révolté doit crier plus fort et mener l'archétypal combat de David et Goliath. Il n'a jamais autant eu besoin d'un maître, c'est-à-dire de quelqu'un qui atteste par sa présence et elle seule de ce que l'ailleurs existe et de ce que notre destinée n'est pas d'avoir à choisir entre une souffrance sourde et une souffrance dont les cris rendraient sourds si tant est que quelqu'un les puisse entendre. Dans son indignation, le révolté ne fait qu'exprimer son désir inconscient de trouver cet autre en soi.

Comment le maître est-il à même de répondre si la rencontre a lieu ? D'une part, il est élu par celui qui le reconnaît comme incarnant cette part inaccessible du monde, ce qui bat en brèche le sentiment de toute-puissance. Cela lui permet de se soustraire au

sentiment de vivre sous une autorité dictatoriale et crée des pauses dans l'expression de son indignation. Vivre l'alternance dans ses humeurs et la manifestation de son caractère, c'est expérimenter des variations dans sa manière d'être, première étape vers la prise de conscience de différences intérieures. Rencontrant le maître, l'apprenant disciple passe d'une perception de soi univoque à la conscience de sa division. Il se soustrait ainsi à l'obligation de s'identifier à la toute-puissance maternelle et y gagne de n'être plus qu'un révolté intermittent (et son entourage y gagne aussi en tolérance). C'est le premier pas d'un cheminement vers la paix qui débute, ce que je décrirais de manière extrêmement pragmatique en disant : n'être pas toujours en guerre, c'est déjà un début de pacification.

Ensuite, le maître n'impose rien. Il n'a ni dogme, ni doctrine. Il connaît une règle qu'il n'explique pas mais qu'il s'applique et il ne propose rien d'autre que sa pratique. Il coupe court à toute tentative de domination en n'offrant aucune prise, refuse le pouvoir sur autrui, en particulier sur l'aspirant disciple.

Il laisse peu à peu émerger une différence essentielle entre le désir de l'apprenant et la réalité. L'élève a répondu à une motion plus ou moins consciente, laquelle s'exprime de manière ambiguë entre un désir de devenir autre et un désir de devenir l'autre.

*La liberté intérieure, celle qui confère  
la sérénité, dépend directement de l'abandon de soi.*

L'élève imite le maître de toutes ses forces mais celui-ci est doté d'une qualité très particulière, la seule que Kobayashi Sensei considérait comme étant le propre du maître : il est imprévisible. On peut donc imiter sa pratique et sa manière de s'appliquer la règle mais on ne peut pas l'imiter lui. Tenter de devenir imprévisible conduit inévitablement à la perception de ce que l'on ne peut « faire l'imprévisible » si l'on ne l'est pas vraiment, c'est-à-dire pour soi-même.

Or, comment atteindre cet état de conscience qui caractérise le maître ? En renonçant au pouvoir sur soi. L'élève y est bien préparé par la pratique au cours de laquelle il doit abandonner son corps en acceptant de diminuer ses tensions, de modifier son tonus musculaire jusqu'aux limites de la perception de soi, il doit renoncer à vouloir et accepter d'être conduit, manipulé, projeté. L'attaqué dit implicitement : « je te réduis à l'état d'objet en moi » la technique de shite répond « je ne me soumet pas et mets en échec tes désirs de toute-puissance, mais je ne fais pas de toi un objet de moi. Je te projette vers un autre, vers toi. »

Le maître authentique fait cela constamment. Il n'autorise aucune emprise et l'élève prend peu à peu confiance dans la stabilité de son identité, hors de la protection de la matrice utérine et sans la nécessité de se représenter constamment à soi, sans la nécessité de se penser pour

se percevoir. S'abandonner aux mains du maître dans la pratique, et renoncer au pouvoir sur soi, deux étapes interdépendantes et indispensables à l'évolution vers un autre soi, vers une identité souple, c'est-à-dire capable de s'adapter aux différents paradigmes auxquels elle est confrontée.

La liberté intérieure, celle qui confère la sérénité, dépend directement de l'abandon de soi. Kobayashi sensei disait que l'aïkido est la voie qui mène à l'oubli de soi, à l'oubli de son ego. Cette manière qu'il avait d'obéir aux kami, à Dieu, au ciel pour dire les choses simplement, m'a longtemps semblée bien paradoxale. Quelle est donc cette liberté qui consiste à obéir au ciel ? Aujourd'hui, je me suis répondu. Au-delà de l'illusion de choisir ce à quoi l'on est en fait contraint par les loyautés invisibles<sup>5</sup> et l'illusion du pouvoir

<sup>5</sup> Yvan BOSZORNENYI-NAGY

En systémique, la loyauté se définit par rapport à un système relationnel liant un individu à un autre ou à un groupe. Elle n'est pas un principe normatif. Ivan Boszormenyi-Nagy, dans sa thérapie contextuelle, est un des principaux théoriciens de la notion de loyauté. Pour lui, le concept de loyauté est un ensemble d'expectatives et d'injonctions familiales intériorisées. La loyauté est une force régulatrice des systèmes qui assure la continuité du groupe. L'enfant, ayant reçu la vie, éprouve un devoir éthique envers ses parents dont il veut s'acquitter. Dès la naissance, chaque bébé commence avec ses parents une relation fondée sur la parenté héréditaire, la jouissance commune de l'héritage des actifs et des passifs qui proviennent des générations antérieures et des héritages personnels, attentes et lois non écrites à l'intérieur de la parenté. L'individu hérite de ce patrimoine des générations antérieures un peu comme d'un mandat et il peut créer

sur soi, il y a la possibilité d'accepter la règle universelle qui se résume à : chacun est absolument libre en esprit<sup>6</sup> car c'est là qu'il rejoint le ku initial, la vacuité fondatrice contenant toutes les potentialités. Cette démarche conduit à l'évidence que l'identité est constitutive de l'éthique car c'est dans ce choix de « comment être » et non dans le choix impossible de « qu'être » que se trouve la vraie liberté. Ce chemin là est possible en passant par les mains du maître imprévisible qui, parce qu'il autorise toutes les projections n'en valide aucune. Sans dogme, il ne répond jamais à la question de l'élève à propos de ce qu'il doit être et ne se donne jamais en modèle. Mon maître disait : « Je n'ai rien à enseigner » mais il faisait son propre chemin, laissant voir à qui le voulait voir la règle universelle. Il n'existe aucune paix sans liberté. Alors, loin du prêt à penser, se trouve celui qui est né avant soi, Sensei. ■

quelque chose de mieux à partir du passé. Il y a réciprocité car la loyauté est incorporée par l'individu comme un devoir éthique. Chacun est toujours loyal envers ses origines que cela soit ouvertement ou de manière voilée, via la manifestation de symptômes (loyauté invisible)

<sup>6</sup> Voir « la liberté naturelle de l'esprit » de Longchenpa aux éditions Le Point